Alain Gurly

Quatre contes pour notre temps

Guy Boulianne, éditeur

ALAIN GURLY
Récipiendaire du Grand Prix de Poésie des Jeux Floraux d'Orange en Octobre 2005, des mains de M. François Cheng, de l'Académie Française.

Actuellement disponibles :
"Le Temps Cévenol" en auto impression.
"Senteurs de Cévennes"
"Les Antiques - Vers sur Toile"
"Hivernales"

En préparation : une anthologie des poètes locaux de la région Cévenole, y compris de langue occitane.

QUATRE CONTES POUR NOTRE TEMPS

Editeur : GUY BOULIANNE
Lulu Press Inc.

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Alain Gurly

Quatre contes pour notre temps

MUTATION

« Pour ce, que le rire est le propre de l'homme. »

- FRANÇOIS RABELAIS

La Bête errait, lugubre et triste, sur la steppe immense.

Elle errait, passive et lente, cherchant sa nourriture végétale le long des buissons bordant le grand fleuve, depuis des saisons et des lunes, comme ses ancêtres l'avaient fait avant elle pendant un million d'années. Sans hâte, sans passion, sans comprendre...

Sa seule raison de vivre était viscérale. Son seul plaisir était de broyer la pulpe juteuse des fruits entre ses dents épaisses, sans manifester de joie ni trahir sa présence. Sa face velue était immobile, ses yeux bruns impassibles et mornes, sa conscience d'être, nulle. Ses narines palpitaient faiblement au vent du soir qui faisait frissonner les longues graminées de la steppe, et, là-bas, où se couchait l'astre de lumière, passait un troupeau d'hémiones rapides, dévorant l'espace énorme, à grands bonds superbes.

La Bête ne savait pas, ne connaissait point la cause de sa tristesse. Elle ignorait qu'elle ressentait l'étreinte de la solitude depuis qu'elle avait perdu sa femelle, elle ignorait sa peine, elle ne subissait que l'astreinte de la faim et celle, plus exigeante encore, de la peur.

Un obscur instinct la poussait à rechercher un gîte vers l'approche du soir. La nuit allait venir, avec ses senteurs si douces et son obscurité vivante. La nuit allait venir... et elle

appartiendrait toute aux carnivores. Les lions et les léopards, les bêtes féroces aux griffes granitiques, aux gueules béantes, aux yeux pareils à la braise des feux qui s'allument aux chutes des éclairs du ciel, les prédateurs de l'ombre, allaient se répandre dans la steppe.

Et la Bête se savait une proie.

Tantôt sur ses pattes de derrière pour cueillir une dernière baie au passage, tantôt courbée vers le sol pour hâter sa marche, la Bête se dirigea en claudiquant vers la haute muraille rocheuse qui barrait l'horizon au levant. La Bête savait où elle allait. Elle orienta sa course vers un surplomb rocheux.

Tout en avançant la Bête flairait.

Un sûr instinct l'avertissait des dangers, un instinct dont sa race avait hérité de millénaires de prudence. Car elle était mal armée pour se défendre : ses ongles longs et fragiles cassaient facilement; ses crocs courts ne causaient aucune blessure, sa rapidité ne valait pas celle du cerf ou même du chacal, son odorat demeurait inférieur à celui des autres bêtes. Aussi la Bête était-elle craintive.

Arrivée au bas du surplomb, elle renifla une dernière fois. Il n'y avait pas d'effluves suspects dans les fragrances de l'air du soir. La brousse était calme. Aucun frémissement n'agitait les longues graminées de la savane, aucune ombre suspecte ne se profilait derrière les troncs des baobabs...

Furtivement, avec agilité, la Bête se hissa sur la corniche rocheuse. Elle choisissait avec attention les prises de ses mains et de ses pieds, car les blocs de l'arête qui couronnaient le rebord branlaient aux secousses. Puis elle se glissa au fond d'un abri qui s'ouvrait là comme une niche profonde, recroquevillée dans sa toison épaisse.

La nuit venait rapidement.

Déjà la steppe s’agitait de frôlements, de présences fugaces, devinées plutôt qu’entrevues aux fûts des grands palmiers, aux détours des grandes herbes, à la corne des bosquets d’arbres. Des ombres immenses et félines rôdaient entre les manguiers bordant le grand fleuve, rampaient dans les buissons, faisaient onduler les hautes herbes. Un chacal ricana non loin du promontoire. Un barrit d’hippopotame roula sur les rives où s’élevaient les premières brumes de la nuit. Bientôt les rugissements éclatèrent, et les cris d’agonie...

La nuit régna, mystérieuse et hostile. Au ciel, les étoiles scintillaient faiblement et la Bête, accroupie, repliée, peureuse, tressaillante, ne voyait pas, parmi elles, une longue comète rougeâtre dont la course immobile avait pour but la Terre.

◘ ◘ ◘

Des lunes avaient passé. Les saisons se succédaient. La Bête avait survécu au milieu des embûches, et elle n'était plus seule. Dans sa quête incessante de la nourriture pour la survie, elle avait rencontré une femelle et son petit que le hasard avait placés sur sa route.

Ainsi, la vie était plus douce et moins monotone. Les Bêtes se sentaient plus en sécurité, et elles avaient plus chaud les nuits. Chacune aidait l'autre à se nourrir, à surveiller l'espace, la sylve et la savane.

C'était une quiétude inexpliquée, une aide incomprise.

Tous les matins, avant le lever du jour, avant que le feu du ciel ne darde sur la savane l'ardeur de sa chaleur, la Bête partait avec ses compagnes, par des pistes connues. La saison des pluies venait de s'achever et la terre éclatait de santé, dans la splendeur de sa jeunesse. La nourriture était abondante et facile. Les fauves dormaient, repus, dans leurs tanières, ou sous

les vastes touffes d'herbes, à l'abri du soleil dont le globe étincelant montait rapidement à l'horizon.

Les Bêtes, dressées sur leurs membres postérieurs, ne dépassaient pas la cime des hautes herbes où leur passage ne se trahissait que par un faible frisson. En cette période de quiétude et d'abondance, la méfiance s'émoussait, l'être vivant demandait la paix et le repos. Les sens s'engourdissaient. La terre paraissait chargée de nourriture, de bienfaits et de rêve. Les Bêtes s'abandonnaient davantage, confusément confiantes.

Un matin des Temps, leur course vagabonde les conduisit plus loin que de coutume à la recherche des fruits et des racines. Sur le soir, la Bête fut surprise par la nuit, avec ses compagnes, encore très loin du promontoire....

Les pauvres créatures se hâtaient, tous leurs sens en éveil, mais devant elles, déjà, la steppe se peuplait d'ombres redoutables. Elles marchaient rapidement pourtant, courbées, furtives, dans une fuite effrénée, déjà envahies par une épouvante grandissante.

Tout à coup, la Bête s'arrêta, affolée.

Une peur horrible lui bouleversait les entrailles. La femelle trembla de tous ses membres tandis que le petit s'enfouissait dans sa fourrure.

Un rugissement avait retenti tout proche parmi les hautes graminées de la steppe. La Bête savait que rien désormais ne pourrait les sauver. Elle savait obscurément qu'elles n'étaient plus que des proies, et qu'elles allaient être égorgées par des crocs épouvantables.

Aussi, quand le lion se dressa, à quinze pas, rugissant et formidable, la Bête n'eut même pas un cri. Elle s'agrippa à ses compagnes et attendit passivement le choc mortel.

Ces âmes obscures acceptaient passivement leur sort, et la loi terrible qui gouverne la survie des espèces.

C'est alors que l'évènement se produisit.

Une énorme lueur zébra le ciel nocturne, qui éclaira la scène comme un gigantesque flamboiement. Presque en même temps, le sol trembla avec une violence inouïe, et elles furent projetées sans connaissance à plusieurs mètres.....

A trois cents pas, un énorme cratère fumant s'était creusé sous l'impact du roc céleste, le météorite errant venu de nulle part. Une chaleur de brasier se dégageait de ses profondeurs. La végétation n'avait pas brûlé, elle s'était volatilisée comme une vapeur tout au bord de l'excavation.

La Bête et ses compagnes restèrent toute la nuit étendues sur le sol, sans conscience et sans mouvement. Elles ignorèrent la chaleur, et l'immense ouragan magnétique qui s'abattit sur leurs corps inertes, transformant leurs structures nerveuses, s'attaquant à la texture même de leurs gènes, bouleversant leurs organismes.

Et, au grand jour du matin suivant, au sortir de leur léthargie, au réveil du rêve étrange qui leur remplissait la tête, elles retrouvèrent une espèce d'énergie du désespoir qui leur permit de fuir à toute vitesse, ahuries et terrifiées.

Sur l'étendue ravagée et tiède encore du cataclysme, les autres animaux s'étaient sauvés depuis longtemps.

◘ ◘ ◘

Quelques semaines plus tard, les animaux revenaient. Surtout les carnivores, moins craintifs, affamés et confiants dans leur force. Mais aucune n'approchait le cratère dont les émanations étaient trop bouleversantes.

La Bête et ses compagnes ne quittaient guère la corniche que pour boire au grand fleuve et cueillir furtivement quelques racines. Ainsi la Bête avait pu percevoir que la faune était devenue moins nombreuse autour du promontoire et que les grands carnivores avaient faim. Ils sortaient en pleine lumière

pour traquer les proies, car la viande se faisait rare, et les rugissements, les plaintes faméliques, retentissaient furieusement parmi les hautes herbes.

La Bête et ses compagnes aussi avaient faim. Il fallait sortir, malgré la peur, malgré l'érection des poils à la moindre alerte, malgré la chair qui se hérissait au moindre feulement....

Aussi vint le jour inéluctable où un grand léopard tacheté pista la trace chaude de la Bête qui remontait vers le promontoire après avoir bu.

Avec des halètements de plaisir, l'écume à la gueule, le félin partit sur les traces de la viande. Il faisait des bonds de quinze pas, mais son élan se heurta soudain au promontoire.

La corniche était haute, mais le félin était patient. Les aspérités de la roche, suffisantes pour la Bête, ne permettaient pas au fauve de grimper... La retraite, bien que repérée, restait sûre. Le félin s'installa à la base, immobile, patient, exhalant de temps à autre un miaulement sauvage de faim et de fureur.

Le siège commença ainsi.

Un jour et une nuit passèrent, et le léopard restait toujours là. Comme un chat posté devant le trou de la souris, le félin savait d'instinct que son blocus finirait par porter ses fruits. La Bête et ses compagnes souffrirent de la soif, puis de la faim...

Cependant, dans ces têtes obscures, des sentiments neufs se faisaient jour, un sang nouveau coulait dans leurs veines, faisait palpiter leur coeurs et leurs poitrines. La Bête ne voulait plus mourir, n'acceptait plus de mourir. Elle avait le sentiment qu'elle était autre chose que de la viande, autre chose qu'un animal qu'on chasse. Dans son cerveau lent germait une révolte, et, de temps en temps, elle contemplait le félin entre deux blocs branlants de la corniche.

La Bête grinçait des dents de fureur impuissante. La femelle, tête basse, bavait sa faim sur les poils de sa poitrine. Le petit, les yeux éteints, recroquevillé comme un poing, allait passer de vie à trépas.

Une nuit passa encore. Le léopard ne dormit pas et deux cruelles étoiles jaunes montèrent la garde tant que l'ombre s'étendit sur la terre. A l'aube, la Bête se pencha pour observer l'ennemi : le léopard paraissait dormir au pied de la corniche. La Bête sentit monter en elle des instincts furieux et exaspérés. Elle trépigna sur place, secouant avec rage le bloc de pierre sur lequel elle s'appuyait.

Tout à coup, alors, des connexions mystérieuses s'enclenchèrent dans son cerveau primitif, des connexions qui n'avaient jamais existé, jamais servi auparavant.... Et elle considéra fixement le rocher. Longuement. Ses yeux brillaient, étranges, dans sa face velue. Des yeux dont l'expression devenait unique, de minute en minute, et resterait unique sur son monde.

La Bête toucha le rocher avec un bizarre rictus aux lèvres. Puis, timidement d'abord, elle secoua le bloc, parut l'ausculter avec précaution. Enfin, elle prit son élan, s'arc-bouta de toute sa force : le quartier de roc, ébranlé, tomba de la corniche si brusquement que la Bête dut s'agripper au rebord pour ne pas le suivre....

Il y eut, au dessous, à peine un cri d'agonie.

Quand la Bête se pencha à nouveau, le fauve gisait, la tête écrasée par le roc qui avait roulé à quelques pas.

La Bête se dressa alors de toute sa faible stature sur ses membres postérieurs. Elle éleva au ciel ses bras maigres, ses doigts chétifs. Des sentiments neufs et inconnus l'agitaient. Peu à peu, son ventre se mit à tressauter, ses poumons à se vider spasmodiquement.

Et un bruit nouveau, encore inconnu, mais triomphant et extraordinaire descendit du promontoire sur le monde immense qui s'étendait à ses pieds.

La Bête riait.

À REBROUSSE TEMPS

Bob avait quarante ans lorsque dans la rue, inopinément, il rencontra sa soeur. Le fait en lui-même n'aurait rien eu de surprenant si la dite soeur n'avait pas disparu depuis quarante-deux ans.

◘ ◘ ◘

Bob avait toujours été taciturne. Mais cette tendance s'était renforcée et il ne sortait guère depuis qu'il vivait seul. Or, il était seul depuis dix ans. Ses parents étaient décédés presque en même temps à cette époque et il lui semblait que c'était hier.

Il lui fallait cependant bien vivre. Ses parents ne lui avaient rien laissé que des dettes en bonne et due forme. Il faut dire qu'avec les Lois de Préservation, et les frais qu'elles avaient entraînés pour chacun, tout le monde était plus ou moins endetté. Bob avait cependant reçu une bonne éducation qui lui permettait de subsister.

Il était linguiste officiel et traduisait des ouvrages anglais pour le compte de l'Institut Mondial de Technologie (section de Psychothérapie Appliquée). Bob n'y comprenait goutte. Mais cela n'avait aucune importance, car sa traduction était un code destiné à un cerveau électronique. Une fois le livre

traduit, il le ramenait au bureau de l'Institut, où on le jetait dans l'incinérateur. Après quoi on lui en remettait un autre. Tout cela se passait dans la plus parfaite indifférence de part et d'autre.

Bob vivait au cinquième étage d'un building assez vieux. Il datait d'avant les Lois, ce qui expliquait une relative profusion d'ouvertures et de fenêtres. Quiconque aurait pu pénétrer dans les trois pièces qu'il habitait aurait été stupéfait. Mais il n'y avait pas de visiteur, parce qu'il ne tenait pas à en avoir.

Un coin de la première pièce était resté un rudiment de cuisine. Il faut bien vivre, même si on refuse les Machines.

Un deuxième secteur, plus vague, moins bien délimité se situait autour de la table de travail encombrée de dictionnaires de Correspondance Code. Partout ailleurs dans la pièce, un énorme amoncellement de livres, qui croulait du plafond jusqu'au centre. Il y avait là toutes sortes de vieux bouquins, aux feuillets décollés, aux tranches racornies, aux couvertures moisies, dont l'encre pâlissait de vieillesse. Ces livres représentaient le trésor personnel de Bob, et contrairement au reste de l'humanité, il les préférait aux Machines et au Bricolage. Il les chassait opiniâtrement dans toutes les librairies.

Les vendeurs sursautaient d'abord à l'énoncé des titres qu'il recherchait puis, s'étant enquis de la date d'édition, finissaient par se dévouer... On conduisait Bob dans les sous-sols, dans les vieilles caves des fondations de l'immeuble où l'air n'était pas conditionné et on se retirait. Et il restait là parmi les vieux livres, reliques mises au rebut depuis des années, et oubliées parce qu'elles n'intéressaient plus les gens. Alors, comme une taupe fouisseuse, il éventrait les vieux cartons, les vieilles caisses d'où s'exhalaient des puanteurs fétides de moisissure et extirpait de véritables grimoires, du temps où l'on croyait encore aux beautés de l'An Deux Mille.

Ce travers ne lui était pas coûteux. On lui faisait cadeau de ces rebuts en lui recommandant toutefois de les laisser au

moins deux heures dans le Désinfecteur. Les romans et la poésie ne faisaient plus recette.

Les deux autres pièces étaient le Musée. L'une consacrée à sa famille, l'autre à la vie d'autrefois. Celle qu'il avait connue lorsqu'il avait dix ans et que les Machines étaient encore trop chères pour la bourse du plus grand nombre de gens. La vie d'autrefois, avec son train-train quotidien, quand on pouvait encore beurrer ses tartines soi-même le matin, dans une bonne odeur de café chaud. La vie d'autrefois enfin, quand les machines ne faisaient pas tout pour vous et que le plus petit plaisir correspondait à une odeur appétissante, à un geste familier. Maintenant tout était fade, plat, neutre, vide.....

Il n'y avait pas plus d'ordre dans ces deux pièces que dans la précédente car Bob pensait que les souvenirs vécus ne s'organisent pas. Bien disposés, classés, étiquetés, rangés, cela aurait été un vrai musée. Il n'y aurait manqué que les vitrines et les robots gardiens aux ventres polis, aux yeux bulbeux et vigilants, qui, grâce à la pièce glissée dans une fente, vous débitaient toute leur science vitrifiée du passé sur un ton morne et absent. Bob avait rangé son musée selon le désordre de ses souvenirs et les voisinages de tel ou tel objet ne pouvaient avoir de signification que pour lui. Chaque ensemble et chaque objet lui était une histoire et quand il franchissait la porte de la première pièce, Bob faisait un prodigieux voyage dans le passé.

Il y avait, sur une commode ventrue, un globe de verre qui renfermait un bouquet de fleurs des champs. Le bouquet était sec depuis longtemps mais Bob en sentait encore l'odeur à la fois douce et pénétrante.

C'était ....il y avait bien longtemps....

Il portait encore des culottes courtes, en tissu. Avant que les Psychologues eussent décidé que les enfants devaient tous revêtir des vêtements monoblocs en métallo-plastex gris terne parce que c'était pratique, insalissable et inusable.

En ce temps-là, on avait encore le droit de choisir la texture et la couleur de ses vêtements sans que les Experts se croient obligés de le faire à votre place, au nom de la Science et de la société. On pouvait aussi se promener à sa guise, n'importe où, sans danger. On pouvait sortir de la Ville et aller à la campagne. Les anciens médecins recommandaient même cet exercice bienfaisant pour l'esprit et pour les poumons. Après quoi, la pollution industrielle était devenue si importante qu'on l'avait interdit. Maintenant, il était beaucoup plus facile de trouver l'air pur dans les machines à sous au coin des rues qu'à l'extérieur du vaste dôme transparent qui protégeait la ville.

L'air pur conditionné était distribué par une Compagnie Nationale au même titre que l'Energie Electrique. D'ailleurs cette installation était obligatoire dans les appartements et les auto bulles fermées. Ainsi, la bienheureuse humanité pouvait respirer un Air Pur industriel garanti exempt de microbes, poussières et gaz toxiques qui l'encombraient à l'état naturel. D'ailleurs, Bob était convaincu que, depuis les Lois de Préservation, l'atmosphère extérieure des villes était impropre à toute respiration.

Le jour où l'interdiction fut posée, les parents de Bob l'avaient pris par la main et ils étaient partis à pied à l'extérieur de la ville. Ils avaient longuement parcouru la colline et les sentiers environnants. On était au printemps et la nature verdissait. Les premières fleurs de l'année poussaient au détour des chemins. Il y avait beaucoup de promeneurs ce jour-là et on n'osait pas se regarder en face. Bob et ses parents étaient restés dans les collines jusqu'à la nuit. Leurs yeux étaient pleins de larmes sans doute parce qu'ils les ouvraient trop dans le vent. Au retour, Bob avait cueilli le bouquet et l'avait donné à sa mère.

Ainsi, ses souvenirs s'organisaient autour de choses simples et il vivait avec eux. Au début, il les avait sentis s'échapper avant qu'ils ne ressuscitent dans ses vieux livres.

Alors, il avait connu la vraie solitude. Rien de ce qu'il aimait n'intéressait les autres. Maintenant sous le règne de la Machine, on avait l'esprit mécanique. Le Bricolage était devenu une institution nationale. Les librairies regorgeaient d'ouvrages spécialisés qui faisaient la délectation du public, dont les titres alléchants commençaient tous par Manuel Pratique de...

Bob savait bien qu'au fond c'était un besoin. Chacun, dans sa famille, ressentait la nécessité de pouvoir réparer ses propres robots sans être obligé d'en acheter de nouveaux. Car, il y avait belle lurette que les réparations étaient considérées comme inutiles et même nuisibles....à l'industrie. Or, les appareils coûtaient chers, les auto-bulles aussi.

En somme, les gens travaillaient à construire des Machines pour n'avoir rien à faire sinon les réparer. L'apogée du progrès. Le cercle fermé. L'ennui industriel.

Et chacun, absorbé dans cette tâche infinie, s'intégrait au machinisme universel.

Bob, quant à lui, avait, depuis longtemps démoli ce matériel dans son appartement. Ce bric-à-brac brillant et bruyant le dégoûtait. Il ne supportait plus les gargouillis et les crachotements en provenance de ces ustensiles. Leur aspect même l'écoeurait. Bien sûr, il conservait, pour sa sauvegarde, le Climatiseur et l'Air Pur Industriel. Plus de robot ménager, plus de télévision relief. Il avait gratté l'enduit opaque de ses fenêtres et, entre trois immeubles, il pouvait apercevoir un petit coin de ciel. Le soir, il s'abîmait dans la contemplation de quelques étoiles. Il lui semblait être le seul veilleur d'un monde aveugle et sourd, d'un univers endormi.

Bob avait coupé toute liaison avec ses semblables. Il voulait conserver son cerveau pour penser, pour imaginer, pour se souvenir.

Il conservait cependant son auto bulle, car il était forcé de sortir pour se rendre au bureau. Mais chaque fois qu'il passait le sas étanche qui servait de porte, Bob avait la nausée.

Il tachait de ne pas regarder, de ne pas voir ces murs de béton lisses et nus. On ne faisait plus de fenêtres. Tout était claquemuré, climatisé, anesthésié, dans l'atmosphère feutrée de la lumière artificielle

Bob avait senti ses souvenirs disparaître. Il brisa alors le nouveau cadre de sa vie pour retourner vers l'ancien. Avec l'aide de ses bouquins, il alimentait son passé, il l'enrichissait de nouvelles sensations qu'exhumaient ses lectures. Bob était retourné très loin en arrière, quand on croyait encore que l'avenir aurait un avenir.......

◘ ◘ ◘

Quand il eut reconnu sa soeur, Bob resta un instant éberlué. L'auto bulle était passée très vite et il n'avait de sa soeur qu'une photo jaunie en guise de souvenir. Pourtant, la rencontre l'avait bouleversé. Il renonça à sa sortie. Il fit donc demi-tour en réfléchissant et regagna lentement son domicile. Son cerveau bouillonnait et son oeil inquiet guettait tous les détails de la rue.

Il y pensa tout le long du trajet, et quand il revint le vieil immeuble était flambant neuf. Bob n'en fut pas surpris, et se rendit compte qu'il l'avait vaguement espéré.
Il entra alors comme un somnambule.

Il rencontra évidemment M.Hopkins qui était concierge à l'époque ou Bob allait à l'école. Il vit Mme. Foster, si gentille et si belle sous ses longs cheveux blancs, qui se tenait, comme toujours à cette heure, devant sa porte pour attendre le facteur. Il vit aussi Millie Mong, la petite fille du vieux Monsieur Gaiser, qui racontait de si belles histoires. Il vit Thadée aux poches toujours pleines de billes, et Douglas qui remontait l'escalier en grignotant son éternel sandwich. Bob passa près

d'eux comme un voleur, sans rien dire, de peur qu'ils ne se volatilisent.

Et puis il s'arrêta, écoutant les bruits familiers du vieux building : au-dessus de lui, des chansons. On secouait le tapis à une fenêtre ! ! Une bonne odeur de tarte aux pommes filtrait à travers une porte, dans le couloir obscur.

Bob remonta en courant au cinquième étage jusqu'à la porte de son appartement. Il écouta avec attention, le souffle court, pendant plusieurs minutes. Mais il n'y eut aucun bruit.

Il ouvrit alors d'une violente poussée.

Devant lui se dressaient les mêmes murs, les mêmes livres croulant en avalanche sur le sol, le même vieux mobilier et les fleurs fanées dans leur boule de verre. Les trois pièces étaient vides et ne recelaient aucune odeur. Il parcourut cet espace comme un homme ivre en essayant de voir au travers des murs. Puis, il se rua par la porte de sortie en hurlant :

Millie ! Millie ! Mme. Foster !

Les lumières bleutées du couloir lisse et propre le frappèrent comme un éclair. Il s'arrêta net et ajouta à voix basse:

Maman!

Déjà les deux Robots étaient sur lui, silencieux et rapides. Ils l'agrippèrent dans leurs griffes de métal. Ils l'avaient détecté depuis son entrée dans l'immeuble. Les Robots de Psycho-Protection ne faisaient que leur travail. Il ne les vit même pas, tandis qu'ils émettaient un appel en priorité pour l'Institut Psycho-Pathologique...... Les yeux grands ouverts, il regardait le vide devant lui.

Il fut très bien traité à l'Institut. Un Spécialiste lui parla avec bienveillance et promit qu'un traitement neuronique approprié lui redonnerait l'instinct de Préservation, obligatoire aux termes de la Loi.

Et on le laissa seul, accroupi, effondré, dans une salle immense et vide, dont l'unique verrière donnait sur le ciel. Les Robots

de Psycho-Protection et les Robots de Surveillance Médicale ronronnaient sur les murs tandis que frémissaient leurs longues tarières terminées par des aiguilles hypodermiques. Leurs yeux brillants et glacés le surveillaient attentivement.

Bob se releva et marcha vers le centre de la salle où il se plaça au-dessous de la verrière. Les robots pivotèrent vers lui mais il ne leur prêta pas attention : sa tête était pleine de brume. Il leva lentement les yeux et contempla le ciel.

Il lui semblait que les étoiles s'éteignaient une à une.
La nuit venait, une nuit d'encre, gluante et épaisse, qui étouffait la ville...

LES CLETUPES

"Les soucoupes volantes viennent-elles nous espionner"
(Les Journaux)

Il y avait des années et des lustres qu'on n'avait plus entendu parler des soucoupes volantes, et les hommes les avaient oubliées. Ce qui les intéressait beaucoup plus à l'aube de ce XXI° Siècle était les clétupes. Les clétupes étaient belles, mais l'humanité les regardait avec un certain malaise. On parlait de mutation, d'unification des espèces, et tout cela n'était guère réjouissant.

Cela avait commencé en France, un beau matin d'Avril. Pierre Quefec avait l'habitude de se lever tôt pour aller travailler aux champs. Les vaches avaient passé la nuit au pré, au milieu de l'herbage où fleurissaient déjà les pâquerettes. Le printemps arrivait en avance cette année-là en Normandie.

Pierre n'eut pas besoin de beaucoup de clarté pour voir sa première clétupe. La Noire avait le mufle dessus. Elle ruminait avec méfiance. Plus loin, une autre surgit du pré. En dix minutes, sous les yeux de Pierre stupéfait, le sol se couvrit de clétupes. Il n'avait encore jamais vu ce genre de fleurs et il n'était pas le seul, à vrai dire, comme la suite le prouva amplement.

La clétupe avait une tige ligneuse comme la clématite et le sommet de la corolle évasé comme le haut-parleur d'un phonographe ancestral. L'ensemble tige-corolle mesurait bien

vingt centimètres de hauteur. Les tiges ne portaient aucune feuille. Les corolles, chose curieuse, étaient totalement rigides, mais souples et transparentes à la fois. Elles ne présentaient pas de pétale, et pouvaient atteindre quinze bons centimètres de diamètre. Les clétupes pouvaient varier leurs couleurs à l'infini.

Pierre se baissa alors pour en cueillir une.
Cela lui fut assez difficile, car la tige tenait solidement au sol et il dut, pour l'arracher, détacher une grosse motte. Les racines noueuses et profondes faisaient penser à celles de la gentiane.

Bien sûr, dès que Pierre colporta la nouvelle, preuve en main, les gens ouvrirent des yeux stupéfaits et coururent contempler les champs. Les botanistes amateurs de la région se précipitèrent sur le terrain. Le journal local, puis régional, enfin la télévision s'en mêlèrent. Le soir même, une équipe de reporters, de photographes, de cameramen était sur les lieux. Les clétupes furent télévisées, photographiées sur toutes les faces et tous les angles. On en arracha des brassées....
Elles n'avaient aucune odeur.

Quelques jours plus tard les événements se précipitaient. On signalait l'éclosion de clétupes partout, dans le Sud-ouest, puis le Centre... Enfin la France entière fut couverte de clétupes. A leur tour, les pays étrangers furent envahis. Les télévisions, les journaux étrangers rentrèrent en transes. Il ne fut question que des clétupes. En quelques jours la steppe comme la savane, les oasis du désert, les plaines d'Amérique du Nord furent envahies. On en signala même en Amazonie ! En quinze jours la terre fut couverte de clétupes....

Entre temps l'opinion publique s'était émue.

On avait d'abord trouvé cela amusant. Le bouquet de clétupes, même s'il coûtait quelque peine à cueillir, était fort

décoratif. La longévité de la fleur coupée était extraordinaire. Cependant, l'invasion généralisée de ces fleurs inquiétait tout de même les gens.

La première chose qui les rassura un peu fut que le bétail semblait trouver les clétupes à son goût. Les vaches, chèvres, moutons, en broutaient continuellement sans aucun dommage. Malgré tout, il fut décidé en haut lieu de réunir un Congrès International de Biologistes et de Botanistes pour confronter les opinions.

Le Congrès dura cinq ans et il n'en sortit que des banalités, des faits que tout le monde connaissait.

D'abord, on vérifia la remarquable résistance de ces fleurs. Coupées, placées dans un vase d'eau même croupie, elles se conservaient indéfiniment. On pouvait même les replanter ! Par contre, coupées, hors d'un vase d'eau, elles séchaient en vingt minutes et devenaient poussière grise en une demi-heure. Ceci ne facilita pas le travail d'analyse en laboratoire. Dans ces conditions les études microscopiques restèrent sommaires. Pour autant qu'on put en juger, le tissu cellulaire de la plante était quasi semblable à celui de végétaux connus et normaux.

On s'aperçut ensuite que la fleur résistait à tous les herbicides, fongicides connus. De plus, le feu provoquait son éclatement très violent. En voulant faire brûler un champ de clétupes, un corps de pompiers faillit provoquer un petit séïsme. On renonça donc à s'en débarrasser de cette façon.

Enfin, comme pour achever leur conquête, les clétupes peuplèrent les jardins des villes. C'est là qu'on put les observer régulièrement. Elles naissaient en une nuit d'une sorte de mycelium, vivaient quelques semaines sans changer, puis sans transition, leur coeur grossissait rapidement jusqu'à atteindre la taille et la couleur d'un oeuf de pigeon. La fleur paraissait arrivée à maturité.

Si on les arrachait, les clétupes repoussaient rapidement, mais, et l'on fit cette curieuse constatation dans un jardin urbain, toujours en nombre égal.
Les experts conclurent :

Premièrement, qu'il était pour l'heure impossible de se débarrasser des clétupes.

Deuxièmement, qu'elles n'étaient pas nuisibles ni aux hommes, ni aux animaux.

Troisièmement, que le nombre des fleurs était à peu près constant dans le monde...

Les saisons passèrent. L'été succéda au printemps, puis vint l'automne, puis l'hiver. Les clétupes ne bougèrent pas des champs. Leurs corolles émergeaient de dix centimètres de neige. On dut s'en accommoder.. puis on les oublia.
Enfin un savant leur donna un nom scientifique: *Clematita Tulipea Gigantea*. Nom vulgaire : clétupe, contraction de Clématite et de Tulipe.

Après quoi on les classa, seules dans leur genre, au fond des Traités de Botanique. Comme on avait nommé la fleur, elle inquiéta beaucoup moins. On finit par la considérer comme un élément naturel du paysage

Cela dura dix ans.

Et, une nuit d'été, les clétupes moururent. Toutes. Leur mort fut encore plus rapide que leur naissance....
Ah! ce ne fut pas un phénomène ordinaire.

Quand les matineux ouvrirent leurs fenêtres, il leur sembla qu'il neigeait. L'horizon était floconneux et grisâtre. Le soleil perçait à peine le voile blanc. Quelques chanceux purent voir mourir les dernières clétupes et s'expliquer ainsi le phénomène : la plante séchait d'un seul coup et le coeur rond et blanc, éclatait en flocons légers qui s'envolaient au vent ! L'atmosphère terrestre était duveteuse. Au demeurant, c'était très désagréable de respirer.... Les gens, ahuris, béaient derrière

leurs fenêtres. On s'était claquemuré pour échapper aux flocons, et pourtant quelques-uns passaient par des fissures mal calfeutrées. Au grand soulagement des malheureux claustrés, les flocons disparurent dans la journée. Atteinte de folie ascensionnelle, la masse floconneuse s'éleva dans le ciel tout le jour.

Le soir même elle s'agglutina en gros nuages. Les gens, surgis dans les rues, contemplaient le ciel, la tête renversée. Des flocons retardataires grimpaient, pressés, à la poursuite des autres.

Ils s'étaient groupés en gros cumulus blancs et filaient vers l'espace. Il fallut les poursuivre en avion dans les jours suivants... mais ils continuaient à s'éloigner, défiant les Lois de la Pesanteur et de l'attraction terrestre... Au bout de quelques semaines, on ne les vit plus qu'au télescope. Puis enfin ils disparurent dans l'immensité du vide...

Les experts, choqués de cette évasion anti-scientifique, parlèrent de "mutations éphémères", d' "espèces vagabondes", de "dégénérescence du sol". Le fatras et le galimatias scientifique prouva, s'il en était besoin, que nul n'y comprenait rien. Et les Hommes reprirent leurs occupations quotidiennes, leurs luttes intestines et fratricides, leurs politiques stériles. Car telle est notre vanité que nous oublions vite ce que nous ne comprenons pas.

Les clétupes avaient disparu. On les raya des manuels de botanique en les classant parmi les plantes fossiles. Et tout fut dit.

Cependant, loin dans l'espace, aux confins des lointaines nébuleuses, les flocons blancs s'étaient arrêtés. Si les Hommes avaient été moins éloignés, ils auraient entendu dans leurs appareils de radio un énorme sifflement.

Les flocons se déchargeaient de leur énergie avec une puissance extraordinaire. Ils se vidaient petit à petit de toutes

les informations accumulées depuis des années, et ils les transmettaient ailleurs.

Cela dura des heures, et puis, vides de toute substance, les flocons se dispersèrent lentement parmi les étoiles. Leur mission achevée, vides parmi le Vide, ils retournaient au néant. Si les Hommes avaient été là, ils auraient peut-être compris. Peut-être.....

Le flot d'énergie suivit une route rectiligne, dans l'immensité infinie de l'Univers. Il traversa des nébuleuses et côtoya des milliers d'étoiles..... Il poursuivit son chemin si loin que les distances n'avaient plus de signification, au delà de tout entendement humain.

Puis vint le but : une planète verte et bleue, blottie près d'une étoile rougeoyante.

Le signal s'engouffra enfin dans un énorme pavillon dressé sur un long piédestal tubulaire : on eut dit une géante clétupe ! Et les deux Etres qui veillaient là contemplèrent longuement leurs cadrans de contrôle.

Leurs pensées étaient identiques : il faudrait continuer longtemps encore à surveiller cette Humanité sauvage et sanguinaire qui avait l'inconscience de se nommer elle-même HOMO SAPIENS.

HOMME SAGE ! ! SAGE ! !

Mais on avait le temps.

Cependant, la prochaine fois, il faudrait trouver autre chose.....

LÉGENDE D'OUTRE ESPACE

"Il était une fois . . . "
dit Grand Père, et puis il s'arrêta. . . Il alluma délicatement sa pipe, en regardant malicieusement les enfants qui se pressaient autour de lui. Quand Grand Père allumait sa pipe, on pouvait être sûr qu'il y avait une nouvelle histoire dans l'air. Et celle qu'il raconta ce soir-là, avant l'heure du Chant, fut sans doute peu ordinaire.

Il y avait une fois, reprit Grand Père, quand les enfants se furent calmés, un petit garçon en culottes courtes, qui rêvait de voyager parmi les étoiles et visiter d'autres mondes. C'est pourquoi tous les soirs, il regardait vers le ciel.»
« Voyager dans l'Espace, dit Pierrot, le plus jeune garçon de l'auditoire, tu sais bien, Grand Père, que c'est impossible ! »

« C'est impossible, vraiment ! reprirent en choeur les enfants, serrés autour de l'âtre rougeoyant, il est interdit de voyager dans l'Espace, tout le monde le sait, Grand Père ! »
Grand Père les regarda un instant en réfléchissant. Ses yeux dorés luisaient étrangement dans la pénombre. Il se retourna un instant vers le foyer : il paraissait hésiter. Pourtant sans remuer les lèvres, il transmit. Et sa pensée éclata dans la tête des enfants qui l'observaient :

« Ce n’est pas une histoire de voyage dans l'Espace. C’est une histoire d’Ogres ! »

« Chic ! déclara Pierrot en se trémoussant sur son banc de bois, j’adore les histoires d’Ogres ».
Mais il se cala prudemment contre Grand Père, et se mit à sucer son pouce tandis que huit paires d’yeux dévisageaient attentivement le conteur.

« Voilà ! reprit le Vieux Bonhomme, tout en s’enveloppant d’un nuage de fumée. Le petit garçon regardait les étoiles, et il se demandait ce qu’il y avait là-haut, s’il y avait des êtres intelligents, d’autres vies, d’autres bêtes, d’autres plantes que celles que nous connaissons.
Et, un jour, les étoiles lui répondirent....
Figurez-vous qu’un jour, une Fusée descendit du ciel. Une toute petite Fusée, qui déchira les nuages et vint se poser tranquillement sur le sol à côté du village. Personne ne fut surpris et tout le monde vint pour la regarder.

C’était..... étrange... mais pas trop laid. Cependant, il ne sortit rien, ni personne de la fusée. Et pourtant, c’en était une. Tous les gens le savaient puisqu’on avait dressé les plans de cette machine depuis fort longtemps. Mais nous ne l’avons jamais construite, car toutes ces mécaniques bruyantes sont sans grand intérêt pour nous. Et dangereuses : vous allez voir !! »

Elisabeth soupira.

Elle était la plus âgée parmi les jeunes auditeurs et elle ne pouvait s’empêcher de penser que Grand Père allait encore se lancer dans un discours moralisateur. Elle prit soin cependant de contrôler soigneusement ses pensées pour ne pas faire de peine au Vieux Bonhomme.

Celui-ci était d’ailleurs lancé : sa parole devenait plus nette, ses phrases se développaient harmonieusement, les

sonorités de sa voix descendaient vers le grave. Grand Père avait toujours été un bon Conteur.

« Quelques jours passèrent. Le petit garçon venait souvent voir la Fusée à la tombée du jour. Il regrettait de ne pas pouvoir grimper là-dedans et s'en aller parmi les étoiles. Il ne comprenait vraiment pas pourquoi on avait interdit ce genre de machines. Il avait oublié la sage maxime des Anciens :
Le rêve est plus enrichissant que la réalité
Celle-ci est parfois cruelle à supporter !

Et la fusée brillait, solitaire et étincelante, au milieu d'une grande prairie. Elle était petite et mesurait à peine dix fois la hauteur du petit garçon, mais il devait tout de même lever la tête pour apercevoir son extrémité pointue où s'ouvrait un hublot. Cet oeil glauque regardait le village et, à la longue, donnait une sensation de malaise. Comme rien ne bougeait, la curiosité des gens diminua progressivement, et personne ne vint plus, personne n'eut l'idée de venir sonder l'intérieur pour savoir s'il y avait quelque chose dedans. Notre peuple n'est pas assez curieux, car il a les moyens psychiques de tout apprendre, s'il le veut. Cela lui a donné paradoxalement le goût de la discrétion et un manque total de curiosité, qui est crime aux yeux de notre loi. . .

Et pourtant, un beau soir, une porte coulissa dans la paroi brillante de la Fusée et les Ogres sortirent. »

Grand Père reprit son souffle et jeta une brassée de bois dans le brasier. Les ramilles s'enflammèrent aussitôt avec un crépitement sec, tandis que les enfants se serraient les uns contre les autres. Dans un coin de la pièce, blottis sur leur banc, les deux plus petits dormaient déjà.

« C’était, ma foi, les Ogres les plus petits que l’on puisse imaginer. À tel point, que le petit garçon ne se douta pas que c’étaient des Ogres. Il se les représentait toujours plus gros, horrifiants et laids. Hélas! La férocité de ces Ogres-là était proportionnelle à leur petite taille ! À quoi ressemblaient-ils ?

C’était difficile à dire, parce qu’ils portaient des vêtements qui ne laissaient pas un pouce de peau à nu. Sur leur dos était accrochée une espèce de bidon, et de leurs visages, on ne voyait que les yeux. Des yeux de couleurs différentes !. . . .

Ils avançaient sur les membres postérieurs comme nous, mais ces membres étaient boudinés, ficelés, grotesques. . .

Ils étaient quatre. Leur taille ne dépassait pas celle du petit garçon. Celui-ci partit en courant vers le village pour annoncer la nouvelle et ramener des gens. Il réussit facilement. Bientôt, la prairie fut remplie de spectateurs.

Le Magistrat survint alors, et voulut nous faire entonner un Chant de Bienvenue. On courut chercher des instruments, la Chorale s’aligna...... et les Etrangers s’arrêtèrent net. Une lumière jaillit du sommet de leur tête se promena lentement sur nos instruments de musique.

Ils se trouvaient encore beaucoup trop éloignés pour que l’on puisse transmettre, ou simplement lire leur pensée Tout à coup le Chant de Bienvenue s’éleva. Le petit garçon était très ému. C’était un moment Historique.

Les Etrangers ne bougeaient plus et paraissaient écouter. Quand le Chant fut terminé, selon la coutume, quelques-uns s'élancèrent pour embrasser les nouveaux venus. Il y avait une centaine de pas à faire. Les musiciens s'ébranlèrent d’abord, le Magistrat du village en tête. Et nous suivîmes tous, après un court instant d’hésitation. Un bruit étrangement modulé s’éleva alors : les vibrations en étaient rocailleuses et métalliques.

Nous restâmes stupéfaits : les Etrangers parlaient ! Nous ne comprimes pas, bien sûr, mais nous étions convaincus qu’ils

nous avaient rendu nos souhaits de Bienvenue. . . et nous avons continué à avancer.
Comme nous nous trompions !

L'instant suivant, il y eut un crépitement lumineux au sommet de la fusée et, au premier rang, des personnes s'écroulèrent : presque tous les musiciens, et le Magistrat. Ils roulèrent dans l'herbe et restèrent étendus. MORTS !
Les instruments lâchés pêle-mêle composaient une bizarre panoplie d'ombres dans la nuit tombante.

Epouvantés, nous avions tous reculé en désordre. Le petit garçon était si effrayé qu'il courut d'une seule traite jusqu'au village. . . . Et chacun se cacha chez soi. Il n'y eut pas de réunion pour le Chant ce soir-là, ni les soirs suivants, tant que les Ogres furent là ».

Grand Père interrompit son récit pour remplir le fourneau de sa longue pipe. Pas un enfant ne bougeait. Les petits, endormis, transmettaient doucement des rêves de lumière.

« Les gens restèrent deux jours sans sortir de leurs maisons.... On se transmettait les nouvelles sans parler, furtivement, de voisin à voisin, car on se sentait tous en deuil. C'est ainsi que le petit garçon apprit qu'il y avait eu dix morts. Personne n'avait le courage d'aller récupérer les corps pour les ensevelir selon les Rites. Ils gisaient toujours dans l'herbe, là-bas, près de la Fusée étincelante... Pourtant, petit à petit, il y eut des observateurs qui, en se cachant, se rapprochèrent pour savoir ce que faisaient les Ogres. On les vit se promener tranquillement, avec tout leur attirail sur le dos, en ramassant de l'herbe et des cailloux. Les cailloux surtout paraissaient les intéresser. L'un deux remplit une pleine musette de ces cailloux jaunes qui sont si abondants ici qu'on prétend qu'ils nous ont donné notre peau et nos yeux dorés ! Un autre jour, ils ramassèrent le corps du Magistrat et l'emportèrent dans leur

fusée. Ils ont dû travailler beaucoup pour le faire rentrer par la porte, à cause de la petitesse de l'ouverture. Pauvre Magistrat ! On ne découvrit que plus tard ce qu'ils voulaient en faire. . . . »

La voix de Grand Père était montée dans un registre strident, tandis que, que bien malgré lui, il transmettait un torrent de pensées indignées. Les enfants, mal à l'aise, s'agitaient sur leurs sièges.

« Le comportement de ces horribles petits monstres était tout à fait déconcertant. Ils ne chantaient jamais, leur parole était dure, rocailleuse ou tonitruante. Ils se méfiaient de tout et particulièrement de nous. Ils paraissaient craindre pour leur vie, comme si nous les avions menacés. .

Que voulaient-ils ? Que cherchaient-ils ? Ils étaient toujours occupés à gratter le sol et à déplacer des appareils bizarres. Les gens de chez nous n'osaient plus sortir que furtivement pour se nourrir. On ramassait des fruits et des légumes à la tombée du jour et on rentrait vite se mettre à l'abri. Cette situation désespérante ne pouvait pas durer. Nous avions perdu toute notre joie de vivre. On se décida à envoyer un émissaire pour avertir les Autorités. Il y avait des années qu'on n'avait plus eu recours aux Autorités, car Elles n'aiment pas être dérangées pour rien. Là, pourtant, les habitants du village furent félicités plus tard de leur initiative. Car les Ogres Etrangers étaient encore plus inquiétants et féroces que vous ne pouvez l'imaginer. En effet, pendant qu'on avertissait les Autorités, les Etrangers prirent l'habitude de s'éloigner de plus en plus en s'enfonçant dans les taillis qui bordent la rivière. C'est là qu'en se cachant, on parvint à les approcher suffisamment pour capter leur pensée. Et ce furent, de loin, les révélations les plus terrifiantes.
Imaginez un peu....

Ils ne savaient pas trop ce qu'ils venaient faire ici en arrivant, et se souciaient fort peu de nous. ......

Ils nous prenaient pour des gens peu Civilisés et trouvaient notre aspect physique fort bizarre. Au total, ils nous classaient parmi les peuplades un peu demeurées de la Galaxie. Quant à eux, ils se représentaient comme les êtres les plus civilisés de l'Univers à cause de quelque chose qu'ils nommaient : *« Science »*.

Cette chose leur avait servi notamment à construire la Fusée qui avait parcouru l'Espace longuement avant de leur permettre de venir assassiner une dizaine d'inoffensifs êtres vivants. Cette *« Science »* était surtout tournée vers la construction de Machines diverses grâce, en général, à des cailloux.... Ce qui expliquait probablement leur intérêt pour les nôtres.

De plus, savez-vous sur leur planète natale, nos cailloux jaunes jouissaient d'une faveur phénoménale ? On pouvait les échanger contre des quantités énormes de nourriture.... de quoi mourir d'indigestion ! !

Apparemment, chez les Etrangers toutes les nourritures et toutes les choses nécessaires à la vie n'étaient pas à la disposition de n'importe qui.
Il fallait donner un caillou jaune à la place, ou alors un morceau de papier, quelque chose comme ça. . . On n'a pas très bien compris... »

Grand Père soupira longuement en hochant la tête avant de reprendre son récit.

« En tous cas, depuis qu'ils avaient vu nos cailloux, les Etrangers étaient complètement surexcités. Notre sol avait pour eux un intérêt extraordinaire. Cet intérêt était tel qu'ils pensaient tout simplement TOUS NOUS EXTERMINER pour pouvoir en profiter plus largement !!! »

Grand Père s'arrêta, essoufflé. Ses yeux restaient fixés dans le vague, et il n'entendit même pas les rumeurs d'incré-

dulité qui circulaient parmi les enfants. Grand Père exagérait souvent, mais cette fois, c'était un record.

Maintenant, Grand Père ne transmettait plus de pensées d'indignation. Il émanait de lui de grandes ondes de tristesse. Les enfants les ressentaient avec malaise.

« De plus, ajouta le Vieux Bonhomme, parler était pour eux le seul moyen de communiquer. Ils ne savaient pas transmettre comme nous, tant leur cerveau était primaire. C'est pourquoi, ils ne pouvaient pas se rendre compte que le langage modulé représente pour nous une forme d'art. Nos Chants de Bienvenue étaient restés pour eux une espèce de vacarme sans intérêt et non pas une construction phonique élevée uniquement en leur honneur. Ils ne pouvaient pas savoir que leur soi-disant Science nous était connue depuis des siècles.

Mais nous n'avons jamais rien construit parce que nous n'en avons pas besoin pour être heureux. Notre bonheur est tout entier tourné vers des choses simples. . Enfin, tout cela devenait fort inquiétant et les Autorités ne savaient trop que faire pour nous débarrasser de ces horribles petits monstres....

C'est alors que le hasard nous livra la solution la plus simple. On s'aperçut incidemment que les Etrangers étaient très influençables, tant leur psychisme restait primaire.
On pouvait leur faire croire n'importe quoi rien qu'en transmettant !!
Nous n'eûmes aucune peine à les persuader de repartir..... et d'oublier notre monde ! »

Grand Père parut s'absorber dans ses pensées un instant.
Puis il ajouta :

« C'est depuis ce temps-la que nous nous méfions de tout ce qui vient du Ciel. Il y a, sur notre planète des gens dont le seul travail est d'attendre les visiteurs pour les persuader que notre planète est déserte, ou luxuriante, enfin. . . . inabordable.

Et nous n'avons plus du tout envie de quitter notre sol de peur de trouver ailleurs des ETRES COMME CEUX LÀ. »

Grand Père se tut. Les enfants restaient cois.

Jeannot demanda alors :
« Le petit garçon, c'était toi ? »

Grand Père acquiesça lentement sans détourner la tête.

C'était l'heure du Chant. Alors, les enfants se mirent à sortir lentement, un à un, tandis que le feu s'éteignait dans le foyer. La nuit, depuis longtemps, était tombée au-dehors.

Sur le pas de la porte, Beth parla :

« Dis, Grand Père, comment s'appelaient les Ogres ? »

« Ils se nommaient eux-mêmes Hommes, et venaient d'une planète perdue au fin fond de l'Univers... par bonheur ! » dit Grand Père.

Puis, il monta se coucher en faisant craquer le grand escalier de bois sous ses pas.

Au-dehors, les étoiles luisaient d'un éclat hostile. Les enfants les considéraient d'un oeil vaguement inquiet. Elisabeth avait emporté dans ses bras les deux petits endormis.
« Sacré Grand Père, pensa-t-elle, pour se réconforter un peu, c'est un véritable puits de sornettes pour les petits enfants ! »

Mais elle savait déjà que son chant serait triste, ce soir.

TABLE DES MATIÈRES